



HAL
open science

Difficile à comprendre Mallarmé

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

| Mitsou Ronat. Difficile à comprendre Mallarmé. Europe, 1976, 564-565, pp.18-21. halshs-04194875

HAL Id: halshs-04194875

<https://shs.hal.science/halshs-04194875>

Submitted on 15 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

EUROPE

Avril-Mai 1976

revue littéraire mensuelle

MALLARMÉ



Picasso
29 juin 48

EUROPE

Revue mensuelle fondée en 1923 par un groupe d'écrivains en collaboration avec Romain ROLLAND

Directeur (1949-1974) : Pierre ABRAHAM

COMITÉ D'EUROPE

Jean-Richard BLOCH, Paul ELUARD, René MAUBLANC,
René JOUGLET, Elsa TRIOLET, Emile TERSEN

ARAGON, Gabriel AROUT, Madeleine BARTHÉLEMY-MADAULE,
Roger BORDIER, Maurice BOUVIER-AJAM, Roger CHATEAUNEU,
Marie-Anne COMNÈNE, Charles DOBZYNSKI, Pierre GAMARRA,
Jacques GAUCHERON, Raymond JEAN, Jacques MADAULE,
Robert MERLE, Jean ORCEL, Pierre PARAF, Lucien PSICHARI,
Antoine VITEZ.

Le Rédacteur en Chef : Pierre GAMARRA

Le Secrétaire de Rédaction : Charles DOBZYNSKI

reçoivent tous les mardis de 15 à 18 h.

21, rue de Richelieu, PARIS (1^{er})

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE : Un an : 120 F. ; Six mois : 70 F.

AUTRES PAYS : Un an : 135 F.

Ch. post. Paris 4560-04

Vous pouvez vous abonner dans les pays suivants, chez nos
Dépositaires ci-après dans la monnaie du pays.

ANGLETERRE. — Collet's Holdings Ltd, Denington Estate,
Wellingborough, Northants.

ITALIE. — Rinascita, via Delle Botteghe Oscure, 2, Rome.
— Libreria Internazionale Licinio Capelli, Corso Vittorio
Emmanuele 12, Trieste.

SUISSE. — Librairie Rousseau, 36, rue Jean-Jacques Rous-
seau, Genève.

Sauf en Angleterre des ABONNEMENTS DIRECTS sont souscrits
dans les bureaux de poste en devises du pays. On peut
aussi utiliser les Bons UNESCO.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de
la dernière bande et de la somme de 1 f, en timbres-poste.

Pour communiquer à la Revue :

21, rue de Richelieu, PARIS (1^{er})
742 51-52 et 51-53

Vente aux libraires : 24, rue Racine, PARIS (6^e). 033 77.95

54^e Année - N° 564-565

Avril-Mai 1976

EUROPE

Revue Littéraire Mensuelle



SOMMAIRE

Raymond JEAN	<i>Lire Mallarmé</i>	3
Georges MOUNIN	<i>Mallarmé et le langage</i>	10
Mitsou RONAT	<i>Difficile à comprendre</i> Mallarmé	18
Roger BELLET	<i>Le langage, les choses et le peuple chez</i> <i>Mallarmé</i>	22
Anna BALAKIAN	<i>Mallarmé et la liberté</i>	31

**

Colette GUEDJ	<i>Pour une lecture linguistique de Mallar-</i> <i>mé</i>	39
Anne-Marie AMIOT	<i>La poétique de l'érotisme mallarméen...</i>	52
Jean-Pierre CHAUSSERIE-LAPREE	<i>L'architecture secrète de l'« ouverture an-</i> <i>cienne »</i>	74

**

Rina VIERS	<i>Mallarmé et Proust</i>	104
Hubert JUIN	<i>Mallarmé et Des Esseintes</i>	112
Michael PAKENHAM	<i>Mallarmé nous parle de Verlaine</i>	119
Daniel LEUWERS	<i>Sur les « Tombeaux » de Mallarmé</i>	125

(Suite du sommaire au verso.)

* * *

Jean-Luc STEINMETZ	<i>Le paradoxe mallarméen: les Poèmes en prose</i>	134
Jean-Pierre CHAUSSERIE-LAPREE	<i>Equilibres mallarméens</i>	161
Albert MINGELGRUN	<i>Note sur la composition picturalo-linguistique de « Sainte »</i>	170
Albert FOURNIER	<i>Retour à Valvins</i>	173
Valeri BRIOUSSOV	<i>Une traduction de Mallarmé</i>	182
Léon ROBÉL	<i>Le petit jeu du mal armé</i>	182
Daniel LEUWERS	<i>Chronologie de Mallarmé</i>	184

* * *

CAHIER DE CRÉATION

Armand MONJO	<i>Ignazio Buttitta: un poète d'un autre monde</i>	191
Ignazio BUTTITTA	<i>Poèmes</i>	195
Bernd JENTZSCH	<i>Poèmes</i>	207

CHRONIQUES

Raymonde TEMKINE	<i>Thadée Boy-Zelenski</i>	209
Pierre GAMARRA	<i>Les livres nouveaux</i>	211
Raymonde TEMKINE	<i>Le théâtre</i>	214
Michel CAPDENAC	<i>Le cinéma</i>	222
Martine CADIEU	<i>La musique</i>	232
Victoria ACHERES	<i>Les arts</i>	235
Charles DOBZYNSKI	<i>Le monde de Roger Somville</i>	240
<i>Notes de lecture par: Maria BRANDON-ALBINI, Charles DOBZYNSKI, Pierre-Pascal FURTH, Pierre GAMARRA, Francoise HAN, Daniel LEUWERS, Pierre PARAF, Joseph REIS, Louis SIMON, Nelly STÉPHANE, Roland VICTOR</i>		
<i>Nos prochains numéros</i>		241
<i>Nos numéros spéciaux</i>		253
<i>Nos numéros spéciaux</i>		254
<i>Notre couverture: Portrait de Stéphane Mallarmé par Pablo Picasso, sanguine du 29 juin 1948.</i>		
<i>En tête du Sommaire: Etude de Matisse pour Le Cygne, sonnet de Mallarmé.</i>		

© 1976 by Europe
et les Editeurs Français Réunis

LIRE MALLARMÉ

Une chose eût pu paraître crédible, au moins probable: c'est que la lecture de Mallarmé aujourd'hui se fût sur une pointe, dans un espace aussi serré, aussi étroit, aussi cadré que possible. Bref une lecture restreinte (comme il parlait lui-même d'« action restreinte »). Ceci en raison même du fort pouvoir astringent de l'œuvre, de cette capacité qu'elle a de « réduire » et de ramener à un centre, d'imposer convergence et cohésion au commentaire. Eh bien, non, c'est autre chose qui s'est produit. Au cours des vingt ou trente dernières années, si Mallarmé s'est inlassablement « réitéré » comme point de référence offert à tout un courant explorateur de la question du langage en littérature, il l'a fait par les voies les plus diverses et quelquefois les plus contradictoires. Je dois dire que cette ouverture de compas me frappe et en un sens m'inquiète. Mais elle me rassure aussi, parce qu'elle me montre que cette plume bien armée (porteuse d'« illimitation » au sens chomskyen du terme) a de quoi se défendre contre tout ce qui entendait borner le champ de ses effets. Je tenterai d'en prendre la mesure, en m'appuyant sur quatre types de lectures, très présentes, très vibrantes aujourd'hui: Sartre, Ponge, Sollers, Derrida.

1. — Sartre: Ce qui est étonnant avec Sartre, c'est cette façon qu'il a de commencer à parler de Mallarmé, comme s'il s'agissait de Flaubert ou de lui-même (Sartre), avec tout l'arsenal de la famille, des parents, des grands-parents qui construisent le socle de la vie: « Fils et petit-fils de fonctionnaires, élevé par une regrettable grand-mère, Mallarmé sent croître en lui de bonne heure une révolte qui ne trouve pas son point d'application. La société, la Nature, la famille, il conteste tout, jusqu'au pauvre enfant pâle qu'il aperçoit dans la glace (1). » Il y aura donc eu au moins une approche de Mallarmé qui ne soit pas textuelle, mais qui cherchant

(1) Préface aux Poésies de Mallarmé, Poésie/Callimard.

Hermétique :...
relatif à une partie occulte de l'alchimie...
Fig. : impénétrable, difficile ou impossible
à comprendre. V. obscur.
Ecrivain, poète hermétique.
 Certains sonnets de Mallarmé sont hermétiques.

Le Robert.

Pensez à toutes les intonations compatibles avec ce titre, et vous aurez les versions d'un débat vieux d'un siècle. Récemment, Renée Balibar, dans son livre *Les Français Fictifs* (Hachette), en propose une qui ravive l'actualité de Mallarmé l'obscur.

L'espoir n'est pas de donner enfin la vérité-vraie d'un texte mille fois commenté : ici, je tenterai de retourner l'interrogation vers la question elle-même. D'où viennent ces versions ?

Pour simplifier, je les situerai autour de trois positions fondamentales. En premier lieu, la plus traditionnelle, celle qui surgit « spontanément » dans les dictionnaires, ou chez les stylisticiens normatifs : celle de Lanson.

Mallarmé est un artiste incomplet, qui n'est pas arrivé à s'exprimer... Il pensa pouvoir se passer aussi de la structure qu'imposent à la phrase la logique et la grammaire...

A contrario, le bon écrivain est celui qui sait exprimer clairement ses idées, dans les limites de la grammaire normative. Avec cette idéologie de la littérature comme expression de soi, Lanson estime que l'inintelligibilité de Mallarmé tient à son *incohérence*, qu'il est en ce sens hermétique, ou obscur ; aussi pendant un demi-siècle, l'œuvre de Mallarmé a-t-elle été oubliée : on ne lui supposait aucun contenu à « comprendre ».

Des générations plus modernes de pédagogues ont substitué à la fonction expressive une autre fonction présumée de la littérature et du langage : la communication. On trouve dans Lagarde et Michard :

... Nous avons vu en Mallarmé une pratique de plus en plus hermétique... ésotérique...

Si séduisante que soit cette tentative, elle présente de graves dangers : la poésie risque de devenir tout à fait incommunicable, et de se dissoudre dans le silence.

Mallarmé s'est coupé du grand public... et que devient alors la communication, si précieuse et si exaltante, entre le lecteur et le poète ?...

La définition de l'inintelligibilité change avec le changement de fonction. Mallarmé devient *ésotérique*, c'est-à-dire incompréhensible pour le grand nombre, mais intelligible, et *cohérent*, pour un petit nombre d'initiés. Pour ces idéologues littéraires, il est important de faire de Mallarmé un épouvantail, et de crier : « Attention, sorcière séduisante ! », « si vous aimez ces textes, ils pourront vous dire l'illusion des communications ! ». Mallarmé, un danger ?

C'est curieusement dans cette même tendance que l'on retrouve Renée Balibar :

Le symbolisme hermétique, exhibitionniste des connotations culturelles réservées à l'élite, est réactionnaire par définition. Des textes de français fictif composés dans des cénacles sans importance nationale vers 1880, ouvertement soucieux de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » à l'ère de l'enseignement de masse, ont été appelés à l'existence littéraire au stade de l'école unique vers 1930, devenus l'objet d'un culte et matière à examens à l'échelle de la nation... sa pratique est exclusivement réservée aux classes terminales... et à l'enseignement supérieur... le type de savoirs gréco-latins nécessaire à son élaboration (ptyx rime avec onyx) favorise la survivance d'une élite passiste. Le type d'allégories par lesquelles sont fabulées ses réalisations linguistiques offre une façade idéologique ouvertement hostile à la communication : le « sujet » ineffable en est la « page blanche », le « silence ». En dépit des broderies des humoristes sur ce thème, rien de plus sérieux. Cela veut dire que « Mallarmé » ne peut pas être un auteur de dictées de l'école communale, ni un texte modèle de rédaction primaire.

Les Français fictifs, p. 156.

En leur temps, les effets littéraires produits par la dislocation syntaxique et l'absence de sujet narratif, dans les fictions signées Mallarmé, ont été, et restent, réactionnaires dans la mesure où il était nécessaire, vers 1880, de constituer une culture qui batte en brèche l'état de communication réalisé massivement dans la Nation par l'existence de l'École primaire... Comment Mallarmé pourrait-il devenir un auteur de dictée ?

Action Poétique 62, pp. 172-173.

Renée Balibar croit à la *cohérence* secrète donc incommunicable, de Mallarmé, et elle ajoute un jugement d'ordre politique : la tentative est réactionnaire. Cette position contient une contradiction bizarre à l'égard des thèses exposées dans le reste du livre, où il est démontré de manière convaincante comment l'idéologie dominante se reproduit à travers l'enseignement de la langue et de la littérature, et comment les textes « modèles » avaient été eux-mêmes déterminés par l'enseignement grammatical et rhétorique : la phrase simple chez Flaubert, la rédaction chez Camus, etc., et plus généralement la littérature réaliste. La conclusion aurait dû être logiquement l'analyse ou la mise en cause de

cette duplicité, mais c'est l'écriture réaliste qui est finalement défendue contre les tentatives faites en marge de la norme. La *violence* de l'attaque est à mon avis symptomatique : je l'attribue au fait que le modèle explicatif proposé se présente comme un modèle rendant compte de *toute* la littérature sous *tous* ses aspects, et que le cas Mallarmé en constitue un contre-exemple éclatant, à éliminer. Pourquoi ? Personne ne le dit : simplement parce que Mallarmé emploie des règles grammaticales et stylistiques précises qui n'ont jamais été consignées dans aucune grammaire, et encore moins, enseignées. Si la thèse d'une influence de l'école dans la littérature a été refoulée jusqu'à aujourd'hui, s'il est important de la dévoiler, elle n'explique pas tout, comme tendrait à le faire penser l'équipe de R. Baliban.

Ceci nous mène à la troisième position, celle de Valéry et de Schérer (*L'expression littéraire dans l'Œuvre de Mallarmé*, Droz) :

La syntaxe usuelle lui paraissait n'exploitant qu'une partie des combinaisons compatibles avec les règles...

Pour Schérer, Mallarmé est à la fois cohérent, et intelligible. Il insiste sur le fait que les mots « rares » ou difficiles apparaissent en quantité infime dans l'œuvre totale, et le plus souvent par convention (Cf. le sonnet en *yx*). Il suffit d'admettre la cohérence — supérieure, certes — de Mallarmé, pour en comprendre le sens.

Cette dernière position semble aujourd'hui la plus raisonnable, mais à mon avis pas exactement. Le problème est mal posé : la « difficulté » de Mallarmé est à la fois objective et relative.

La vraie question serait : Que signifie l'expression « difficile à comprendre », dans ce domaine. Particulièrement en littérature, ce qui est difficile à comprendre c'est ce que l'idéologie nomme comme tel. Il n'y a là aucune tautologie. Cette affirmation est le corrélat d'une autre : ce qui est « facile à comprendre », c'est ce que l'idéologie désigne comme norme. En effet, l'analyse objective ou scientifique nous démontre qu'en termes de complexité, la norme est tout aussi sophistiquée que ce qui s'en écarte : la norme est quelque chose d'extraordinairement compliqué, mais qui semble facile, pour aller de soi.

Faute d'apercevoir la complexité de la norme, on en reste prisonnier, même en la dénonçant. Aucun des auteurs précités n'y a échappé, car leur système de référence reste en fin de compte la grammaire normative. La « phrase simple » est un mythe, il vaudrait mieux parler de la phrase standard, dont la complexité est étudiée par la linguistique du français standard (par opposition au français dit populaire, ou poétique). Justement Mallarmé avait bien compris cela ; il a su de manière encore inégalée s'attaquer aux règles de la

phrase standard, en y introduisant les formes de la poétique et de la conversation, toutes choses jugées incompatibles auparavant. Je ne peux pas développer ici le détail de la formalisation de ces règles, aussi je renvoie au numéro 29 de *Change*, à paraître. En utilisant des règles qui n'ont jamais été enseignées pour n'être même pas *connues*, Mallarmé a provoqué l'idéologie dominante ; cette provocation l'a conduit à une écriture dont l'avance est tout juste rejointe par la poésie contemporaine (Cf. Jacques Roubaud, *Action poétique* 62.) Mais l'idéologie s'est vengée en le mettant à l'index comme poète égoïste...

Curieux argument, que de reprocher à Mallarmé d'être enseigné en classe terminale : ce sont les mêmes pédagogues qui décident des programmes et de la non-communicabilité des auteurs, ou qui excluent de la littérature française la fatrasie et les Grands Rhétoriciens. Demandez à ces pédagogues pourquoi les *fables* ou les *caractères* sont simples. Parce que la psychologie va de soi ?

La leçon de Mallarmé serait bien autre que réactionnaire. Elle dénonce la transparence du sens, et la forme simple de la communication. Elle retourne la question :

Flaubert, La Bruyère, La Fontaine, faciles à comprendre ?

Mitsou RONAT.



Eau-forte de Matisse
pour les *Poésies* de Mallarmé (Lausanne, 1932)

LE LANGAGE, LES CHOSES ET LE PEUPLE CHEZ MALLARMÉ

*Les choses existent, nous n'avons pas
à les créer.*

MALLARMÉ (1).

Quoi qu'on ait dit et quoi qu'il ait paru parfois lui-même dire, Mallarmé a parfaitement situé sa gageure littéraire et poétique dans l'histoire. Il a enregistré l'illusion d'une économie du travail littéraire qui, représentée, de Balzac à Baudelaire, par un jeu de la concentration ou de la vaporisation du moi, assimilée à une ascèse et au salut religieux, s'épuise à mimer métaphoriquement l'économie politique bourgeoise : on exalte le labeur et l'épargne littéraires dès que — à partir de 1830 et surtout après 1848 — on a commencé à ne plus croire à la Révélation, c'est-à-dire au génie et à la Muse. Mallarmé a le sentiment aigu d'un interrègne : « trop en désuétude et en effervescence préparatoire » (2) pour attirer à elle le poète ; trop proche du « tunnel » à traverser qu'annonce « la détresse du sifflet », ou du long « sous-terrain » qui

durera, ô impatient, ton recueillement à préparer l'édifice de haut verre essuyé d'un vol de la Justice (3).

La religion ne survit même pas dans un messianisme poétique, qu'il soit du moi ou du monde, ou des deux. La mort de Dieu et des dieux n'a même pas légué la vie aux mythes exsangues d'où peut-être ils étaient issus ; les symboles mythologiques ont été tués par la Science et nul ne peut rêver sur la question : « Notre ami le Soleil est mort, reviendra-t-il (4) ? » Jules Renard nota : « Mallarmé ne comprenait pas qu'on pût écrire les mots *Dieu et cœur* (5). » Depuis longtemps déjà, il récusait le lamento lyrique sur le dualisme de la Terre et du Ciel, du Rêve et de l'Action (6) : la Terre, donc la Poésie

(1) Réponses à l'Enquête de Jules Huret. Autre formule de Mallarmé : « La Nature a lieu, on n'y ajoutera pas. »

(2) *Autobiographie*, 16 novembre 1885 ; *Mallarmé, Œuvres complètes*, éd. Pléiade, p. 664.

(3) *Variations sur un sujet, Quant au Lïore*, « L'action restreinte », 1895 ; *ibid.*, p. 371-372.

(4) Cf. *Les Dieux Antiques, Origine et développement de la mythologie* ; 1880.

(5) *Journal*, 1^{er} mars 1905.

(6) Mallarmé, à propos de Baudelaire : « La sottise d'un poète moderne a été jusqu'à se désoler que l'Action ne fût pas la sœur du Rêve » (1863).

n'a plus à pleurer d'avoir perdu le Ciel et l'azur. C'est, au contraire, le moment où le langage n'a plus à interroger que le langage, où la poésie doit se faire vraiment critique : elle doit être « le langage se réfléchissant ».

* * *

La Poésie ne saurait plus traduire, pense Mallarmé, un idéalisme qui lui est extérieur et qui est un mort-vivant : parce qu'elle n'est pas traduction et expression ; encore moins, expression d'une Vérité et d'une transcendance. Les théories esthétiques et poétiques dérivent toutes, quoi qu'elles pensent et prétendent, de l'idéalisme platonicien : il faut utiliser les formes sensibles pour révéler les essences, chercher les choses qui sont derrière les choses, trouver les Idées parfaites dissimulées derrière le sensible trompeur et imparfait. Les théories poétiques n'ont jamais eu le courage de leur matière. Elles ont spéculé sur les nostalgies, les écarts, les imperfections, les purifications, les purgations cathartiques. Portées par ce que Nietzsche appelait « les hallucinés des arrière-mondes », elles entretiennent le culte des « mondes » sacrés vrais. L'idéalisme, de la Connaissance et de l'art, s'est toujours voulu *moral*.

Le monde n'est pas notre représentation. Il faut partir des choses : l'expression, en deux sens, est juste. « Les choses existent, nous n'avons pas à les créer ; nous n'avons qu'à en saisir les rapports », dit Mallarmé, partant précisément de Zola et du naturalisme (1). On ne peint jamais la chose, mais l'effet produit par la chose, qui, pourtant, existe ; on ne saisit pas les objets, mais les rapports des objets avec l'esprit ; la parole abolit l'objet et le transforme en notion :

A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole cependant, si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure (2).

L'exemple est connu ; on dit une fleur : et la fleur dite est « l'absenté de tous les bouquets » (3). Ainsi le monde extérieur est ; il ne peut être dit, être *lu* qu'en passant par les mots ; mais l'obstacle est précisément cette médiation : les mots ; la médiation devient la nouvelle matière : humaine, autonome, retorse et impérieuse (4). Mallarmé a eu, au XIX^e siècle, une philosophie très forte : de la matière comme du langage ; et du langage comme matière constituée en objet ; Mallarmé enjambe le XIX^e siècle.

(1) Mallarmé, un de ceux qui ont le mieux compris la tentative de Zola, a précisé peu avant : Zola « a pris les mots, c'est vrai ; mais c'est tout ».

(2) *Variations sur un sujet, Crise de vers* ; O.C., éd. Pléiade, p. 368.

(3) *Ibid.*

(4) « L'enfantillage de la littérature jusqu'ici a été de croire, par exemple, que de choisir un certain nombre de pierres précieuses et en mettre les noms sur le papier, même très bien, c'était faire des pierres précieuses. Eh bien ! non ! » (*Réponses à l'enquête de Jules Huret*).